

# Attila Jozsef : Atr poétique et autres poèmes

## Ars poetica

Poète je suis ! La poésie même,  
De quel intérêt la veut-on, pour moi  
Qui n'ai de souci que pour le poème ?  
Serait-ce plus beau si, vers minuit froid,  
Remontait la blême étoile qu'il sème  
Dans le fleuve où l'homme boit ?  
Le temps fait couler lentement son sable ;  
Ma bouche, ma faim d'homme bien mortel  
N'est pas suspendue au pis de la Fable ;  
Je bois à longs traits le monde réel,  
Coupe inépuisable, qu'enfaîte et accable  
L'écume blanche du ciel.

Que belle est la source où les corps se baignent !  
Calme quiétude et frémissement  
S'embrassent ; l'écume où les maux s'éteignent  
Fait son gazouillis gracieusement ;  
Mille flots enseignent la raison qu'ils daignent  
Accorder à ce tourment.

Que d'autres ici se plaisent à feindre  
Les égarements de profonds envols,  
Ou, d'un sang divin cherchant à se teindre,  
Plongent aux borbouilles poitrails jusqu'aux cols –  
Je ne veux atteindre à plus haut ni moindre  
Ni goûter à leurs alcools .

... Je ne ferme pas ma bouche qui ronge  
Vos lois, mais je vais me plaindre toujours :  
La science des temps m'aime et me prolonge,  
Le siècle me veille en ses fiers amours ;  
C'est à moi que songe le manant qui plonge

Le versoir dans les labours.

C'est moi que pressent la forme ouvrière  
Entre les raideurs des faux bataillons ;  
Pour moi, le voyou se tient en arrière  
Près des cinémas, aux soirs sans rayons ;  
Et c'est moi qu'espère devant la barrière  
Le gamin dans ses haillons.

Et dans tous ces camps, où la force immonde  
Sait persécuter l'ordre de mes vers,  
Viendra vacarmer la force qui sonde !  
Sous les tanks brûlés les chemins ouverts,  
Les chemins du monde, mèneront la ronde  
Des rimes dans l'univers.

L'homme n'est pas grand, sa grandeur commence ;  
Mais, quand son instinct de grandeur lui plaît,  
Marche dans son cœur un colosse immense ;  
Et les deux témoins qui le font complet  
L'amour qu'il devance et sa conscience  
En vérité font qu'il est.

**J'ai mâché...**

J'ai mâché et j'ai craché  
Tout ce qui n'est pas mangeable,  
En moi-même j'ai cherché  
Le bon dans le dommageable ;  
Il m'est enfin négligeable  
Si c'est bulle de savon  
Que le ciel irréprochable  
Vers qui nos visages vont.  
Et je sais, comme l'entant,  
Qu'il est seul heureux, qui joue –  
jeux, que permet ou défend  
Le devoir faisant la moue !  
Je vous reviens – car est floue  
La fluide réalité,

Et quand le réel échoue  
L'apparence a subsisté.

Les riches ne m'aiment pas  
Tant que je vis en pauvre homme ;  
Pour les pauvres, ce n'est pas  
Leur révolte que je nomme ;  
Je ne sais même pas comme  
Consoler ou blasphémer,  
Dans un monde où c'est en somme  
Une honte que d'aimer.

D'un amour à ma façon  
J'ai la forme sous un voile.  
Je campe un mauvais garçon  
Le pied nu sur une étoile ;  
Je rigole comme un squalé  
Chantant des Dieux le trépas ;  
Ma robe est de blanche toile  
Et mon cœur ne tremble pas.

### **C'est simple ou millénaire**

Le soleil monte à l'orient,  
Le soleil tombe à l'occident  
C'est simple.  
Celui-là vit qui est vivant.  
Toutes nos poches ont des trous,  
Tous nos boulons sont sans écrous,  
C'est simple.  
Mille ans sont passés là-dessous.

S'il est perdu, ce millénaire,  
Nous ne le chercherons plus guère ;  
Que faire ?  
Le temps va en chemin de fer.

Il se fout de la discipline –  
Sur son bel oiseau à machine !

A pied,  
On ne peut pas le rattraper !

Seul préfet soit notre cerveau !  
Point de chef au Hongrois nouveau !  
C'est simple !  
Nous allons déjà en moteur...

Libres sans sages ni seigneurs,  
On n'est pas des bœufs ni des veaux !  
Meilleur  
Millénaire aux Hongrois nouveaux !

### **Au bout du compte**

ou

### **Par profits et pertes**

Le chaudron, je l'ai léché ;  
Le regain, je l'ai fauché ;  
La nuit je me suis couché –  
Sur un grabat peu suave ;  
Le juge m'a condamné ;  
Le crétin m'a ri au nez ;  
(Mon bon sens s'est retourné –  
Ma splendeur fluait des caves) ;  
J'embrassai la fille brave  
Par qui l'or flambant a cuit  
Miches de pain pour autrui –  
Le bonheur a cru me suivre ; –  
D'un villageois bienfaisant,  
J'ai reçu ce froc luisant ;  
J'ai donné, au paysan  
Et à l'ouvrier le livre.  
Oui, j'ai même amouraché  
Et, presque, aux siens arraché  
Une jeune fille aisée –  
Qu'ils m'ont enfin refusée !  
Je n'ai mangé, de deux jours

Que l'un, en mainte balade,  
Et suis devenu malade  
De la panse, en mes labours !  
Lors j'ai su que l'univers  
Est un Ventre plein de vers,  
Un gésier qui, de travers,  
Tout enflammé se soulève ;  
Que notre âme est suc glaireux,  
Et notre esprit boyau creux,  
Notre guerre, hoquet chancreux –  
Vomissure où du sang crève.  
Lors, sentant à mon palais,  
En un silence aigrelet,  
Tourner la bile et le lait  
Dont ma bouche était nourrie –  
(Ainsi qu'un estropié)  
A son mal inexpié)  
J'ai donné ce coup de pied  
A mon cœur, afin qu'il crie :  
« Quoi ! mon esprit assidu,  
De tant de dépit mordu,  
Au lieu de régler ton dû,  
Pour toujours à cette engeance,  
Tu t'en tiens aux chants payés  
Qui nous font tout oublier –  
Acceptant de monnayer  
Notre commune vengeance ? »  
Hier, un prêtre m'a dit :  
« Repens-toi, fils étourdi ! »  
Je savais qu'il est maudit,  
Celui qui rentre, aux mains vides.  
Je suis fulgurant de cœur  
Et me dois d'être d'humeur  
A n'accepter qu'un bonheur  
Qui soit de justice avide.  
Quant à ces durs souvenirs  
Qu'ai-je affaire à retenir  
Leur nom pour quelque avenir ?  
Mon sale crayon je pose ;  
Et l'œil sur un monde faux  
J'aiguise un tranchant de faux ;

Le temps mûrit, sans défaut,  
Une revanche des choses.

### **Les hommes futurs**

Ils seront la force et la tendresse,  
Ils déchireront le masque de fer de la science  
Pour faire visible son âme sur son visage.  
Ils baiseronent le pain et le lait,  
Et, avec la main qui caresse la tête de leur enfant,  
Exprimeront des pierres  
Le fer et les autres métaux.  
Avec les montagnes ils bâtiront des villes ;  
Leur immense poumon calme aspirera  
L'orage et l'ouragan ;  
Et tous les océans deviendront paisibles.  
Ils attendront toujours l'hôte inattendu,  
Et mettront pour lui le couvert  
De leur table et aussi de leur cœur.  
Puissiez-vous être semblables à eux ;  
Que vos petits enfants à pieds de lys  
Puissent traverser innocemment  
La mer de sang qui s'étend dans l'intervalle !  
Attila Jozsef